Lellouch Benjamin,
Les Ottomans en Égypte. Historiens et conquérants au xvie siècle.

Paris-Louvain-Dudley, Peeters, 2006,
XXIX-411 p.
ISBN : 978-9042917705

Dans cette étude tout à fait remarquable, B. Lellouch nous propose de suivre les mutations qu'a connues l'Égypte à la suite de la conquête ottomane. Fondant son analyse sur la chronique turque de ʿAbdüssamed Diyārbakrī, auteur si longtemps et si injustement oublié, il dresse une évaluation des continuités et des ruptures dans les institutions politiques, militaires et judiciaires et suit l'émergence d'une élite nouvelle ainsi que le développement d'une culture spécifique qu'on pourrait appeler égypto-ottomane. Ces changements sont plus particulièrement vus à travers la culture historique du chroniqueur. B. L. mène sa réflexion autour de trois axes : l'impact de la conquête ottomane sur l'écriture de l'histoire en Égypte, les facettes multiples de l'identité culturelle de ce « chroniqueur turc d'Égypte », enfin la politique de mémoire des Ottomans et leurs efforts de légitimation et de justification de la guerre de conquête contre l'Égypte des Mamelouks, centre encore prestigieux de la culture arabo-islamique au début du xvie siècle. L'œuvre de Diyārbakrī est donc avant tout appréhendée comme un reflet de la politique de mémoire menée par les Ottomans en Égypte. L'ouvrage n'est pas à proprement parler un journal et l'auteur n'agit qu'exceptionnellement en témoin privilégié de l'histoire immédiate. Il se livre avant tout à une réappropriation de l'histoire au service d'une nouvelle élite du pouvoir. L'intérêt de la chronique de Diyārbakrī n'est donc pas tant dans ce qu'il rapporte que dans la manière dont il le fait et les raisons qui le poussent à le faire.

Dans le premier chapitre, B. L. retrace les principales étapes de la transition. Il remonte donc aux origines de l'antagonisme entre Istanbul et Le Caire et poursuit jusqu'à la mise en place du gouvernement ottoman en Syrie et en Égypte. À cet effet, il mobilise toutes les sources disponibles, notamment les documents vénitiens collectés par Sanudo, qui sont particulièrement riches pour les années 1522 à 1524. Cette relecture des sources amène B. L. à conclure que Selim avait été entraîné dans la conquête totale du domaine mamelouk un peu malgré lui, à la suite de l'effondrement complet des Mamelouks en Syrie, ce qui l'aurait privé « de partenaires pour une négociation » (p. 32). De même, l'introduction du *kānūnnāme*, au printemps de l'année 1525, est réinterprétée de manière assez convaincante avant tout comme la mise en place d'un système fiscal nouveau, en rupture avec celui de l'*iqṭāʿ* qui avait prévalu en Égypte depuis les Ayyoubides. Ce changement radical avait été rendu nécessaire par l'affaiblissement des assises économiques des Bédouins et des Mamelouks.

Dans le second chapitre, B. L. aborde l'arrière-plan social et culturel dans lequel s'était développée l'activité littéraire de notre chroniqueur ʿAbdüssamed. Nommé cadi hanéfite de Damiette, mais originaire du Diyār Bakr et ayant fui l'avancée des Safavides, il était venu s'établir en Égypte à la veille de l'arrivée de Selim. Là, il participa à la formation d'une nouvelle élite ottomane, née des profondes transformations qui affectèrent à la fois les cadres du pouvoir et ceux de la transmission du savoir. Avec beaucoup de finesse, B. L. définit les contours d'un groupe socioculturel « ottoman ». Il procède donc à une analyse très minutieuse des termes utilisés dans les sources de l'époque, en particulier chez Diyārbakrī. Il s'agissait d'une réalité aux facettes multiples qui renvoie évidemment au politique. Dans ce cas, elle était déterminée par la participation au pouvoir. Mais elle traduisait aussi une réalité culturelle qui se définissait par l'usage d'une langue turque partagée. Elle faisait aussi référence à l'étrangeté, à la différenciation avec la société égyptienne. Elle renvoyait alors à une communauté qui se définissait géographiquement par des origines situées dans les terres centrales de l'Empire (Balkans et Anatolie) et qui se développait à côté de groupes tant d'indigènes que de Mamelouks ou « Turcs de profession » alors en déclin, ou encore d'Abnā' al-ʿAǧam. Dès lors, l'identité ottomane en Égypte tendait à devenir ethnique et à se confondre avec l'identité turque. Le réseau des Ottomans en Égypte, constitué d'une population encore peu stabilisée, se situait alors au croisement des réseaux politiques, militaires, religieux et commerciaux. Une certaine fluidité caractérisait l'ensemble de ces groupes. Si les Mamelouks survivants s'ottomanisaient, ce terme peut aussi s'appliquer à notre auteur. Il faisait partie de ces gens originaires du Diyār Bakr, région ayant eu des liens étroits avec l'Égypte au moins depuis le xve siècle. ʿAbdüssamed Diyārbakrī s'ottomanisait, d'abord passivement en devenant sujet du sultan lors de la conquête de l'Égypte, puis activement à partir des années 1530 en intégrant l'élite turcophone dirigeante dans le contexte de la relève des élites dans l'Égypte de la première moitié du xvie siècle.

Dans une Égypte, désormais marginalisée politiquement dans la mesure où les choix de ceux exerçant le pouvoir, non seulement politique mais aussi judiciaire, étaient pris hors du jeu politique local, le pouvoir ottoman devait légitimer d'autant plus fortement son action que l'ancienne autorité

BCAI 23 (2007) Lellouch Benjamin: Les Ottomans en Égypte. Historiens et conquérants au xvie siècle., recensé par Michel Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

mamelouke continuait, au Caire, de bénéficier de respect et que les violences de la conquête avaient laissé de nombreux ressentiments. Les Ottomans cherchèrent donc à agir sur la mémoire sociale en « tentant de précipiter des oublis, de capter ou de raviver des souvenirs » (p. 101), d'accaparer l'héritage des vaincus pour mieux se poser en dignes successeurs. Diyārbakrī alla y contribuer en partant d'une traduction en turc de la chronique arabe de Ibn al-Ṭūlūnī, avec la caution du gouverneur Dāvūd Pacha. Il se livra donc à une remise en ordre du passé pour mieux répondre à une remise en ordre du politique. Il composa son *Tārīḫ* à partir de 1540, après l'arrivée au pouvoir de Dāvūd Pacha, et l'acheva de manière certaine avant 1549.

Le chapitre trois, consacré à l'analyse des techniques multiples utilisées par l'auteur dans la composition de son récit, est particulièrement riche et innovant. B. L. montre que l'inégale densité de l'information, selon la période traitée, n'est pas due à un quelconque intérêt inégal de l'auteur. Elle relève au contraire de changements précis dans les techniques de composition, elles-mêmes déterminées par les objectifs poursuivis. Dans la partie consacrée à la période mamelouke et inspirée de l'ouvrage concis d'Ibn al-Ṭūlūnī, la matière est centrée autour de la figure du souverain et donc organisée selon les règnes. Puis, après le départ d'Égypte de Selim, le principe organisateur du récit se déplace vers l'événement (*waqīʿa*) qui devient l'unité de base. Si cette partie, de type annalistique, est inspirée de Ibn Iyās, elle est cependant loin de se recouper avec la célèbre chronique de l'auteur égyptien. Diyārbakrī a tendance à délaisser une partie des informations relatives aux élites civiles et à compenser quantitativement les amputations par une attention plus grande donnée aux récits à portée morale. B. L. démontre de manière irréfutable que la continuation de ce récit de type annalistique, au-delà de l'année 928/1521-1522 et jusqu'en 930/1523-1524, est tirée d'une partie aujourd'hui disparue de l'œuvre d'Ibn Iyās et correspondait au douzième et dernier *ǧuz'*. Au-delà de 1525, le récit cesse quasiment d'être factuel. La trame annalistique cède devant le panégyrique moral destiné à exalter le nouveau maître de l'Égypte, Dāvūd Pacha. La relégation de l'Égypte au rang de province et la régulation de la violence par le jeu des nominations et des destitutions décidées ailleurs est une explication très plausible de l'origine de cette fin de l'histoire immédiate, telle qu'elle apparaît dans l'historiographie égyptienne de la première moitié XVIe siècle.

Dans ce troisième chapitre, B. L. aborde de manière très pertinente la langue et le style de l'auteur. Son expression turque est peu nourrie d'emprunts à l'arabe ou au persan. L'évolution du style des chroniques vers une langue de plus en plus savante n'était donc pas générale du temps de Soliman le Magnifique. Bien qu'ayant rédigé dans un environnement arabe, l'auteur avait au contraire turquisé nombre de faits de civilisation. Son texte est par ailleurs émaillé d'anecdotes qui sollicitent la culture de l'honnête homme. Elles avaient pour fonction non seulement le divertissement, mais aussi la moralisation du discours historique. Par conséquent, cette œuvre est à considérer comme « une production non savante des couches supérieures de la société » d'un auteur dont la culture historique et les cadres sociaux de son activité littéraire étaient égyptiens. Contrairement à un lieu commun très répandu, la conquête ottomane n'avait pas porté de coup fatal à l'écriture de l'histoire en Égypte. Comme l'indique B. L., si on assiste à un « étiage quantitatif de l'activité historiographique en Égypte au XVIe siècle » (p. 172), la matière du *Tārīḫ* de Diyārbakrī reste fondamentalement égyptienne, mais c'est la fin de l'histoire immédiate. En revanche, on ne peut suivre B. L. dans son affirmation que l'Égypte était la seule province de l'Empire à faire l'objet, au XVIe siècle, d'une historiographie spécifique. Il faudrait au moins y rajouter le Yémen (1). Si la conquête ottomane a, de fait, donné une nouvelle impulsion à l'écriture de l'histoire en turc, elle n'a pas été suivie au XVIe siècle par un mouvement de traduction d'ouvrages turcs vers l'arabe, ce qui confirme l'absence d'intérêt des lettrés arabes pour une culture turque tenue pour inférieure à la leur.

Dans le dernier chapitre, B. L. revient sur les stratégies du récit adoptées par Diyārbakrī. L'auteur, devenu ottoman en Égypte et passé au service de l'État dans la province, apporte un témoignage unique en son genre dans cet ouvrage offert au pacha. Il s'était donc fait le propagandiste du pouvoir local en rédigeant une histoire destinée à capter l'héritage de l'ancien régime mamelouk au profit du nouveau pouvoir ottoman d'Égypte. Aussi faisait-il preuve d'une sensibilité particulière envers ce qu'il considérait comme une communauté de culture entre monde mamelouk et monde ottoman. Il appréciait de manière très positive un système mamelouk qui avait produit de grands hommes, d'où la mise en avant de quelques grandes figures, en particulier celles d'al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn et celle de Qāytbāy. En revanche, la manière succincte dont il traita de la conquête ottomane est révélatrice d'une stratégie d'évitements et de silences. Il s'agissait

(1) Cf. Frédérique Soudan, *Le Yémen ottoman d'après la chronique d'al Mawzaʿī*, Le Caire, IFAO, 1999, en particulier p. 5-10, et J. R. Blackburn, « Arab and Turkish Sources for the Early History of Ottoman Yemen, 945/1538-976/1568 », in *Sources for the History of Arabia*, vol. 1, pt. 1 et 2, Riyad, 1979.

BCAI 23 (2007) Lellouch Benjamin: Les Ottomans en Égypte. Historiens et conquérants au xvie siècle., recensé par Michel Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de dissimuler les gênes dans la justification de la conquête de l'Égypte, vieil État musulman et siège du califat. Il convenait aussi d'étouffer dans la mémoire les épisodes blessants, tels les massacres des Mamelouks au Caire ou la pendaison de Ṭūmānbāy. Diyārbakrī organisa donc son récit autour de quatre grandes figures dont les rôles sont distribués de manière très originale par rapport aux autres historiens de l'époque. Ġawrī apparaît de manière très positive, comme un visionnaire mais n'ayant aucune prise sur l'histoire et victime de beys qui, de fait, assument l'entière responsabilité du désastre. En ce qui concerne Selim, l'accent est mis sur ses motivations religieuses. Si le personnage de Ṭūmānbāy est minimisé, c'est avant tout pour épargner le sultan ottoman. Par contre, la vive hostilité envers Ḫayr bey permet de charger ce dignitaire de l'ancien régime rallié aux Ottomans et d'en faire le véritable bouc émissaire. Dans sa chronique, Diyārbakrī s'efforce d'apaiser les esprits encore marqués par la confrontation, mais ses silences mettent en évidence les zones encore sensibles de la mémoire collective.

L'ouvrage de B. L. s'achève sur des annexes très fournies. Outre un glossaire et une liste des sultans et des pachas, elles comprennent une présentation synthétique mais très précise et très riche des sources turques et arabes de l'histoire d'Égypte au XVIe siècle, une analyse des différents manuscrits du *Tārīḫ* de Diyārbakrī, enfin le texte turc soigneusement établi ainsi que la traduction en français des premier et second récits de la conquête ottomane.

Écrit d'une plume alerte, ce travail très soigné est d'abord une contribution très importante à la connaissance de l'histoire ottomane d'Égypte durant la première moitié du XVIe siècle, période peu abordée jusqu'à présent par les historiens. Mais sa recherche va bien au-delà et peut être considérée comme un modèle d'analyse des conditions sociales, politiques et culturelles de production d'une œuvre historiographique.

Michel Tuchscherer
Université de Provence

BCAI 23 (2007) Lellouch Benjamin: Les Ottomans en Égypte. Historiens et conquérants au xvie siècle., recensé par Michel Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net